

Quand la ville vend son âme

Pierre Beaupré

Number 71, Winter 1997

Nouvelles vocations

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16943ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaupré, P. (1997). Quand la ville vend son âme. *Continuité*, (71), 34–34.

Quand la ville vend son

âme

Les projets de développements commerciaux, en prétendant permettre la survie des vieux quartiers résidentiels, en usurent l'essence. Le cœur d'une ville bat-il toujours quand son âme l'a déserté ?

PAR PIERRE BEAUPRÉ, ARCHITECTE

La ville évolue. Des éléments, comme la trame urbaine et les divers monuments, en assurent la pérennité pendant que d'autres sont en continuelle mutation. C'est le cas des quartiers qui connaissent des fonctions nouvelles. En bout de ligne, la ville elle-même se nourrit de ce perpétuel changement. Elle présente un visage mouvant mais toujours reconnaissable. C'est la réalité paradoxale d'une ville. Les monuments ont souvent une forme qui transcende leur destination d'origine, s'adapte à l'évolution sociale, intègre de nouvelles fonctions.

Les quartiers résidentiels sont plus fragiles. Leur architecture et leur décor sont éminemment sensibles à tout changement d'usage. En plusieurs endroits, des rues agréables ont perdu une partie de leur âme sous les pressions des usages nouveaux.

À Québec, la Grande Allée, à Montréal, les rues Crescent et Saint-Denis, pour ne citer que celles-là, ont vu les transformations des rez-de-chaussée et des sous-sols en boutiques et restaurants défigurer leurs façades harmonieuses. Et ces modifications ont été réalisées dans le confort d'une certaine illusion, celle de sauvegarder et de mettre en valeur des éléments du patrimoine qui, s'ils n'avaient su répondre à des impératifs économiques, auraient été démolis.

Transmutation ?

Mais ces rues, ces maisons n'ont-elles pas perdu une partie de leur âme dans ces transformations ? L'inox et l'halogène en auraient-ils gommé le charme ? Et que reste-t-il à conserver une fois que l'âme s'est envolée ?

Un restaurant peut-il s'accommoder de la discrétion bourgeoise d'une résidence de pierre ? La concurrence effrénée entre tous ceux qui doivent leur survie à l'image singulière qu'il projette pour séduire le passant peut-elle tenir compte du rythme d'un ensemble de maisons dont la qualité se situe justement dans la répétition de motifs architecturaux ? Une terrasse se crée, terrasse que l'on recouvre souvent d'une verrière attrayante à la mi-saison et qui se transforme bientôt en une avancée. Rapidement, l'appétit commercial a



La rue Saint-Denis à Montréal. Les avancées ont occulté l'architecture traditionnelle.

Photo : Pierre Beaupré

englouti ce qui, du trottoir à la façade de l'immeuble, constituait une marge sécurisante.

Le sous-sol, lieu obscur, traditionnellement fermé, veut s'ouvrir et la cour anglaise s'y prête. Les assises de maçonnerie se dissolvent et, soudainement, la façade qui s'appuyait sur elles semble flotter plutôt que de s'ancrer au sol. L'architecture de l'immeuble y perd toute logique.

Ensuite l'escalier d'accès au rez-de-chaussée se couvre d'un auvent qui parfois se prolonge jusqu'à la chaussée : on veut certes accueillir et protéger le client mais, plus encore, identifier l'établissement par sa marque de commerce. On multiplie d'ailleurs les auvents au-dessus des fenêtres, auvents souvent de couleurs criardes et dont les formes sont étrangères à celles des ouvertures.

Puis l'affichage, trop souvent hors de proportion, trop brillant et mal positionné, envahit la façade. La lecture s'embrouille. La fenestration encaisse aussi les assauts des transformations d'usage : les remplages et dormants, essentiels à la composition des fenêtres traditionnelles, disparaissent pour laisser pénétrer la lumière mais, plus encore, pour que la transparence de la façade permette la lecture des nouvelles fonctions. Dans ce même esprit, c'est l'embrasure même de la fenestration qui se trouve parfois modifiée, agrandie, voire dénaturée par l'ajout d'une fenêtre en projection tout à fait étrangère à l'architecture de l'immeuble.

Et c'est ainsi qu'une rue élégante, qu'un témoin d'un art de vivre, que le rapport à l'urbanité de nos prédécesseurs succombe à la banalité charmante ou clinquante – l'époque ne se prête-t-elle pas à toutes les confusions ? – qu'imposent partout les lois du commerce.

Pour qui cherche le charme des vieux quartiers, reste la photographie des corniches, des mansardes, des lucarnes qui, trop éloignés du sol – et de l'intérêt commercial... – ont échappé à la restauration.

Mais leur âme... ◀